

Philippe Verstraten

## Le dieu de l'adulte

### Théophilie du mortel Unicité et splendeur de la Terre

(Extraits)<sup>1</sup>

Une personne adulte éveillée, homme ou femme, ne s'exerçant ni à la parole philosophique ni à la parole poétique, à qui on demande : pouvez-vous concevoir quelque chose qui, étant, « existant », est *ni ici ni là*, répondra : oui, et n'être ni ici ni là, c'est *comme* la mort.

Une personne tout aussi éveillée exercée à la parole tant poétique que philosophique – il s'agit de Michel Deguy – témoignera aussi à sa manière de cette possibilité de notre intellection, quel qu'en soit le motif. Je le cite partiellement :

« *genèse par exemple en bateau, en avion* : “mon” axe, sillage, jet, flèche, ma prouesse sépare une droite d'une gauche, scie l'immense, diastémise l'indivision, et invente la relativité et le chiasme ; différencie la différence qui n'est pas, entre ceci qui n'est pas cela et cela qui n'est pas ceci... / ... Si nous sommes à la fois dedans et dehors, n'étant ni dehors ni dedans mais nulle part et que cette ubiquité localise toute localité – l'impossibilité d'en sortir pour un être qui conjecture un Autre... / ... Le partage implique une indifférence foncière, un absolu, qui peut être à son tour partagé par tous, devenir notre commun partage : celui de l'être/néant où s'éteint même la temporalité »<sup>2</sup>.

L'être *jamais plus* de la mort est une figure du Néant où l'on peut dire que la temporalité de la présence comme de l'absence s'évanouit, ou s'éteint. Un mortel explicitant cela par le concept ou le figurant par le poème peut juger du « nulle part », n'être ni ici ni là, notamment face à l'élément naturel ou terrestre que nous sommes amenés à traverser aujourd'hui de diverses manières. Avec la conscience de la mort, avec une certaine compréhension de ce qu'est un *lieu*, conjecturer un Autre ne pourrait-il devenir penser un dieu ?

Lors de l'éclipse du mois d'août 1999, nous avons récemment vécu une autre lumière, lorsque le soleil était masqué à quatre-vingt cinq pour cent. On regardait le vert des plantes dans un jour trop fade pour nos yeux. Un astrophysicien juge cette lumière étrange, comme celle qui pourrait éclairer un autre astre dans l'univers, selon une autre

---

1. Suite et complément d'*Érotique du soi singulier* (Belin, L'extrême contemporain, 2000), *Le dieu de l'adulte* est un livre d'environ 140 pages dont je sélectionne ici quelques mouvements, sans l'articulation des différents arguments ni la technicité et les références philosophiques.

2. Michel Deguy, *Aux heures d'affluence*, Seuil, Paris, 1993, p. 59. Repris dans *Gisants*, Gallimard, Paris, 1999, p. 189.

conjonction planétaire. On relativise ainsi notre position terrestre et on se représente, nous humains, comme si nous vivions ailleurs dans l'univers. Chaque année, l'astrophysique nous apporte aussi des nouvelles de cet Autre, soit qu'elle observe, soit qu'elle représente mathématiquement.

Le 23 janvier 1999, constatée pour la première fois, une explosion vertigineuse égale au Big Bang s'est produite, mais pas en direction de la terre. L'univers continue peut-être de s'auto-produire, donnant libre cours à ce que Kant appellerait sans doute l'autocratie de la matière. En avril de la même année, une dernière théorie voit le jour : il existe une cinquième Force, celle du vide, qui dans des milliards d'années annihilera l'univers en totalité.

Dans « la nuit étoilée » il y eut aussi au printemps 1997 une comète qu'on regarda longtemps avec son halo étrange, céleste, pas terrestre sous le soleil, mais extraterrestre comme par-delà notre soleil, et qui continuait sa course comme si sa propre direction, nous ignorant, la conduisait quelque part au plus loin de nous.

C'est étrange et « élevé ». Alors qu'ici, au soleil d'été, sous le ciel bleu avec quelques nuages blancs, au confluent de la Dordogne et de la Vézère, les rivières colorées sont bordées d'escarpements rocheux formant au loin un cingle, et de peupliers que Hölderlin dirait « d'argent » : les humains d'aujourd'hui viennent s'y baigner en famille, avec des matelas pneumatiques – la rivière est la meilleure des piscines –, les enfants crient, les mères montrent leurs seins, leurs fesses, les peaux bronzent...

Par l'usage quotidien d'outils d'existence incluant la rivière dans nos projets de vacanciers, nous sommes passés du « céleste » à ce que Heidegger appelle la quotidienneté, avec sa banalité, sa tranquillisation, son évitement de l'étrange.

C'est presque *terrible*, aujourd'hui, cette incapacité où nous sommes d'apercevoir la Terre et ses éléments, ses paysages, autrement que comme un badaud, un touriste, un hédoniste infantilisé. Bien sûr, rien n'empêche un mortel de prendre plaisir à se baigner dans le courant rafraîchissant d'une rivière à l'eau limpide non polluée. La honte est de n'être capable que de cela, si on conçoit que la Terre n'est pas posée par nous, mais auto-produite comme l'Univers et qu'elle offre une richesse considérable d'aspects perceptibles lui appartenant. J'indiquerai cette richesse en parlant ici de la Terre aux mille visages.

S'agira-t-il de beauté ? Kant parle du jugement esthétique, et non téléologique, dans lequel on juge du beau comme un artiste. Heidegger parle de beauté dans l'œuvre d'art, combat de la Terre et du monde dont l'origine secrète est le grand poème fondateur d'un peuple. Pour ma part, spontanément, j'ai écrit un jour à propos du visage d'une femme au physique trop élevé pour moi : son visage *splendide*. Une femme *intouchable* plutôt splendide que belle. Je vais donc parler de la Terre en sa splendeur, car son lieu – elle qui est un Lieu – implique la non-réciprocité du toucher et l'élévation d'un regard s'abstrayant du toucher, contrairement aux humains chez qui le toucher, comme le regard, implique toujours la réciprocité.

La splendeur sera philosophique, se référant ici ou là à la beauté du poème ou de l'« art », mais tentant de gagner l'émerveillement de la Terre par les moyens d'un regard tant perceptif qu'intellectif constitué par la réflexion philosophique seule. On verra si une thèse sur l'Univers et la Terre peut communiquer le sens de la splendeur dans un mode de pensée, la philosophie, qui ne pourra jamais dire : *le ciel est joli comme un ange*.

Privons la philosophie de l'aide de son voisin puissant dans la figure, l'image de langue, l'être-comme, où l'on peut faire apparaître *l'aurore aux doigts de rose dans son berceau de brume*, et voyons si, après la métamorphose de l'entre-deux du poème et de la pensée initiée par Heidegger, une pensée seule avec elle-même peut regagner à sa manière l'émotion de la Terre dans la fameuse « lumière philosophique » invoquée par Hölderlin.

Un sens du respect (incluant l'émerveillement) peut se figurer humainement de la manière suivante. Dans un premier temps, j'aurais choisi d'aimer, de valoriser et d'approfondir la conscience de telle possibilité – un être humain, un affect, un lieu, un genre d'art ou de philosophie etc. – car elle paraissait la plus féconde, la plus inédite et la meilleure : la plus immédiatement à mon image ! Comme on s'est choisi, on s'approfondit soi-même, et une autre possibilité, peut-être plus ancienne, apparemment plus terne et moins signifiante, sans qu'on la déprécie pour autant, passe au second plan, presque inaperçue. Si cet approfondissement premier de soi fut effectivement fécond, il nous a appris à reconnaître l'excellence dans l'un. La générosité nous laisse alors vide : vide de n'avoir pas encore su reconnaître l'excellence dans l'autre. Et telle personne, ou tel art, apparemment plus terne, secondaire, peut subitement se révéler l'autre excellence qui nous surprend.

De la grande ville historique, proprement humaine, moderne, attrayante, approfondie comme notre lieu d'origine, à la Terre des paysages, déjà vue, archaïque, apparemment banale, ce même effet de respect pourrait nous surprendre. Je dirai alors : j'ai aimé l'Un, et ayant « passé » toute ma passion dans son approfondissement, j'ai respecté l'Autre dans le sentiment qui me restait, avec plus de retenue. La Terre, qui doit garder son mystère, l'opacité de son retrait en elle-même, est plus favorable à ce sentiment de respect qu'à un « amour » radical.

Si je dis en société aujourd'hui « j'ai un concept de dieu », j'entendrai répondre avec suspicion, dédain, scepticisme et légère inquiétude intéressée : « comment, tu crois en dieu ?! ». Il m'est facile de rétorquer par l'entremise de deux grands philosophes qui nous offrent un sens non religieux (ou théocratique) de la croyance. La croyance pratique, ou morale, est selon Kant ce qui *renforce* le respect pour la Loi fondée en vue du sujet (humain) comme finalité dernière, en concevant un progrès ininterrompu de la moralité, donc une continuation croyable de ce progrès *post mortem*. La croyance renforce notre volonté. Elle est immédiatement en vue de nous-mêmes, médiatement en vue de dieu.

Heidegger appelle « nouveaux croyants » ceux des mortels qui méditent inlassablement, pieusement, pour qu'un nouvel enracinement advienne, offrant au dieu un visage de la Terre qui soit digne du Sacré, et qui se soit défait de l'hégémonie de la technique planétaire dévastant les lieux terrestres. La croyance est en vue de l'œuvre humaine et de la Terre. Elle renforce l'attente précurseur d'un dieu.

Le sens religieux (théocratique) de la croyance serait inversement de croire primièrement pour le bénéfice d'un dieu. L'athéisme est l'attitude qui nie toute possibilité du divin. Il aboutit à ne reconnaître que deux réalités : l'humain et l'univers (incluant la Terre et le vivant).

C'est une *désinvolture* (mot employé positivement par Jean Beaufret dans son dialogue avec Heidegger<sup>1</sup>) de vouloir fonder la belle apparence des paysages au lieu d'indiquer dans la Terre le menaçant, l'utilitaire, l'hygiénique à notre destination.

Mais la Terre, l'amicale, l'intacte, est telle dans sa splendeur de surface : qui la défend dans ce qui est apparemment le moindre ou superficiel, sa « parure » de paysages, la protège dans ce qui est réputé le plus grave, les finalités écologiques variées. Pas de paysages sans la finalité des eaux, des végétaux, des animaux, des climats etc. On pourrait maintenir les équilibres écologiques de la Terre sans se soucier de sa splendeur. Mais la réciprocité n'est pas vraie.

Mais où est l'intact ? Selon le géographe le plus empiriste<sup>2</sup>, la Terre des paysages que nous pouvons aujourd'hui connaître sans intervention de l'homme remonte à environ neuf mille ans, longtemps après une période de glaciation (qui appauvrit évidemment les paysages). Je choisis tel moment de la Terre intacte pour évaluer la splendeur que la Terre produit d'elle-même à son apogée. Je veux la regarder dans ce qu'elle a de meilleur. Et cela pose bien sûr la question des « critères » d'excellence. Ce n'est pas Kant qui dirait nécessairement d'une chaîne de montagnes qu'elle est « belle ». Témoin de l'art des jardins, il pourrait y voir un « désordre sauvage ».

Mais pour nous, tout est parfait sur la Terre. Car nous avons vu de nombreux aspects perceptibles de l'Univers extraterrestre. Si du point de vue astronomique Vénus est la sœur jumelle de la Terre, à y bien regarder quelle femme s'estimant belle comme la Terre croirait avoir en Vénus une sœur jumelle ? À cette planète désertique incolore, j'oppose cette côte normande en telle après-midi d'automne ensoleillée, et puis telle forêt canadienne dans les Rocheuses etc.

J'ai parlé de dieu de l'adulte dans mon *Érotique* parce que nous avons besoin à l'âge présent du monde d'un concept qui différencie l'adulte de l'enfant par rapport à la Terre et ses éléments naturels. Nous avons été infantilisés dans notre contact avec la nature par la culture de masses inauthentique : pseudo-aventures autour du globe, ski nautique sur les fleuves, saut à l'élastique, rafting, camps de vacances etc. Si je me promène sur la Terre, qu'est-ce qui me différenciera d'un enfant, avec son hédonisme spontané face aux éléments naturels, mais aussi son émoi devant le sublime de ces mêmes éléments ?

Un concept de dieu, inaccessible à l'enfant et coordonné à la Terre pour le renforcement de notre respect à son égard, peut faire de ce promeneur un mortel, un adulte conscient de la mort, qui porte un regard entièrement neuf sur cette Terre si archaïque.

Dans ma vie de citoyen adulte a-thée, je cherche un sentiment non indigne de la Terre et de dieu. Si quelqu'un croit pouvoir conquérir à l'égard de la Terre un tel affect fondamental sans dieu, il éveillerait profondément ma curiosité. Mais je resterais quand même fidèle à mon concept de dieu pour me différencier de l'enfant insouciant du divin et ne pas appauvrir la pensée philosophique dont l'héritage est inversement chargé du souci constant de la divinité.

Pourquoi sommes-nous a-thées de naissance ? C'est un sentiment d'époque sur lequel je reviendrai. Mais qu'est-ce qu'un citoyen historiquement privé de dieu peut dire de

---

1. Jean Beaufret, *Dialogue avec Heidegger*(4), Éditions de Minuit, Paris, 1985, p. 127.

2. Jean Demangeot, *Les milieux « naturels » du globe*, Masson géographie, Paris, 1994.

dieu ? Notre époque nous donne l'occasion de répondre à cette question comme elle nous donne d'apercevoir la Terre sous des angles inconnus jusqu'ici...

### *Paysages et lieu*

Sur la Terre, une rivière reconnue selon son image générique valant pour toute rivière différenciellement par rapport à une forêt ou une falaise, va apparaître *ici* et ce nuage *là-bas*.

J'appelle ici (ou proche) l'autre qu'humain ayant cette identité perceptive que je peux toucher, par contact de la peau, sans réciprocité du toucher, en tendant, écartant ou levant le bras.

J'appelle là-bas (ou loin) la même chose que je ne peux pas toucher en tendant, levant ou écartant le bras.

Je précise : par contact de la peau, car l'astronaute, jusqu'à présent, n'a touché l'élément extraterrestre lunaire que par la médiation d'une combinaison.

En haut : le touchable en levant le bras ; en bas : le touchable en l'abaissant ; sur le côté, en l'écartant ; devant, en l'étendant, etc. Loin en haut : intouchable en levant le bras ; et de même pour chaque signification locale indiquée.

Ces définitions ne sont pas tautologiques car je n'utilise pour les énoncer aucune détermination d'espace, de lieu ou de position. C'est l'aspect de mon corps humain comme de son bras, et le toucher possible ou non, qui déterminent ces caractéristiques locales élémentaires. Un corps humain au bras levé ou étendu se perçoit différemment.

La droite est le côté du bras écarté soit le plus fort, soit le plus habile ; la gauche du moins fort ou moins habile.

« Au loin à l'horizon » veut dire : ma vue prolongeant mon bras étendu je regarde à perte de vue (telle montagne) par rapport à ce qui est proche (tel arbre).

Un écart pour le plus ou moins proche ou lointain veut dire : les pas que je dois faire en marchant ou courant pour arriver à le toucher.

Une distance est le compte de ces pas. Le compte est la répétition du même perçu (le pas humain) que je saisis comme différent : le même pas (un) repris comme autre (deux) etc.

La rivière est à quinze pas : assez proche. La forêt est plus loin : à deux cents pas. À perte de vue : à des milliers de pas, ou touchable en plusieurs journées, dans l'alternance du jour et de la nuit dans la marche humaine.

Ma vue prolongeant mon bras levé, je regarde en haut le ciel et les nuages. Le ciel est approximativement à autant de pas vers le haut que la montagne à l'horizon, à perte de vue. Les nuages, moins haut, à peu près aussi loin vers le haut que la forêt devant.

Une direction est le rapport entre mon corps ici montrant du doigt une chose perçue là-bas et l'aspect de mon corps levant, écartant ou étendant le bras.

Mon corps ici levant le bras pour montrer le nuage indique la direction « en haut ». Une ligne traçant telle direction peut avoir comme modèle une droite ou une courbe dans la nature, qui trace des lignes et des courbes à sa manière.

C'est « enfantin » (mais pas infantile). Dans son retrait définitif de poète parlant dorénavant d'une manière tout à fait singulière, Hölderlin n'a-t-il pas dit :

*De la vie, les lignes sont diverses,  
Comme le sont les chemins, et les contours des montagnes.  
Ce que nous sommes ici, un dieu peut le parfaire là-bas  
Avec des harmonies, une récompense éternelle, et la paix.*

Sur une base de localisation enfantine – toutes ces significations locales sont accessibles à l'enfant – il resterait donc à gagner l'être adulte, et le dieu, mais sans l'éternité. J'appelle ici enfance tout l'âge humain avant la maturation sexuelle.

Souvenons-nous de nos jeux d'enfance dans la nature. Sur une colline, je désigne du doigt un grand arbre, ou n'importe quoi de singulier, qui me semble assez loin et dont l'accès suppose de traverser des obstacles variés. Je parcours la distance qui m'en sépare, selon les pas de la marche ou de la course. Et pour éprouver la distance de ce lointain, je finis par toucher la chose elle-même qui avait été désignée. C'est une épreuve enfantine du lointain. Avec son corps virginal non érotique et déchargé de l'angoisse du Néant dans l'innocence, l'enfant veut toujours associer le regard et le toucher. Simple- ment regarder au loin ne l'intéresse pas. Il veut toujours « y aller ».

Par contre, Hölderlin dit : *J'étais debout solitaire et je regardais au loin vers les plaines africaines désertes*. La suite du poème parle des dieux et de la Terre. Et on n'imagine pas Hölderlin se mettant à courir pour aller toucher quoi que ce soit ni dans ces plaines (qui d'ailleurs sont désertes), ni au sommet des montagnes, où il situe le radieux.

L'adulte incluant son corps dans une « athlétique de l'esprit » aime le lointain où porter son regard non pas associé au toucher, mais *s'en abstrayant*.

Un regard s'abstrayant du toucher, sans besoin de refaire l'épreuve du contact enfantine avec l'élément naturel, peut proportionner par lui-même le proche et le lointain. Rien sur la Terre n'est d'ailleurs vraiment très haut ni très loin pour le regard. Le sommet du Mont Blanc, ou de l'Everest, le toit du monde, est visible comme les nuages pendant le jour, et comme la Lune pendant la nuit, sans disproportion. Ce sont les lointains de notre existence terrestre, dont la puissance de notre regard immobile nous fait penser qu'on pourrait presque les toucher en tendant ou levant le bras.

### *L'Univers Contrasté, le Lieu terrestre et les paysages*

Si je dois attribuer un sens local élémentaire, « enfantin », à l'Univers, je dirai que la Terre comprise en tous ses aspects perceptifs est Ici (ou proche) et que l'univers extraterrestre, globalement en tous ses aspects connus, est Là-bas (ou lointain). Par rapport à l'univers extraterrestre dont les aspects sont intouchables, tous les aspects perceptifs de la Terre sont touchables. Le proche et le lointain terrestres deviennent alors des cas spécifiques différents inclus dans cet Ici commun qu'est la Terre. La Lune et le Soleil, chacun unique également, sont l'intermédiaire entre l'Ici et le Là-bas. Ils font face à notre ici et renvoient comme des signes au lointain qui est là-bas – ce que nous montrent les outils de macrovision...

L'ontologie moderne n'est évidemment pas contre la conquête de l'Espace. Le problème est de l'interpréter : statuer sur le sens inédit du nouveau regard humain face à

l'univers en lui donnant une signification autre que celle d'une simple exploration de la matière et de l'infini.

Le témoignage « émotionnel » des astronautes est assez pauvre. Que dire lorsqu'ils voient depuis l'espace obscur illimité la Terre sphérique bleue éclairée dans une proportion étrange entre leur propre corps et la petitesse relative de cet astre pourtant dense et comme autosuffisant ? La Terre devient-elle leur « là-bas » au même titre que la Lune, Mars ou le Soleil ? Ils n'auraient alors comme « ici » que leur vaisseau et dans *tout le reste* ils seraient plongés dans l'infinité du lointain. Certaines images du film de Kubrick *2001 L'Odyssée de l'Espace* donne une sensation de cette infinité.

Sur une base de sens enfantine de l'Ici et du Là-bas attribués à l'Univers, opérons une métamorphose du Lieu par la conscience adulte de la mort (et non de l'éternité ou de l'infini). C'est une interprétation, absolument non scientifique, de tout de ce que sciences et techniques nous offrent comme images, actes et faits.

Dans l'ensemble des images de l'univers connues jusqu'ici, il n'existe pas d'autre planète comme la Terre. Regardée d'abord grossièrement (on détaillera ensuite), elle a : des continents distincts, des mers, un ciel, des éléments (air, eau, minéral, végétal) formant des paysages, des couleurs variées composées, le tout éclairé par une lumière.

S'il n'y en a pas d'autre comme elle, on dit alors que la Terre est unique. Pour le regard scientifique, cette unicité peut n'avoir pas de sens. Et cette possible privation de sens est une incitation pour tout « savant » à spéculer sur l'existence d'autres planètes semblables – cette pluralité éventuelle qui est selon Kant un objet d'opinion.

Mais pour l'adulte philosopant conscient de la mort, l'ontologue moderne, une telle unicité est inversement une incitation *irrépressible* à l'interprétation.

Car voilà une complicité amicale avec la Terre. Le Soi singulier, chacun de nous comme mortels, ce n'est lui aussi qu'en un corps *unique* qu'il éprouve sa caractéristique propre, le secret inaliénable du sens interne. Chacun est unique insuppléable. Le soi singulier réside dans le secret inaliénable du sens interne en un corps unique anéanti avec la mort...

Moi (ou Toi) unique, la Terre unique. On risque donc à présent l'anthropomorphisme « naïf » qui me ferait voir la Terre complètement « à l'image de » moi-même, et on suppose une « amitié » entre elle et nous. Je reviendrai sur ces deux questions pour me consacrer d'abord à la définition possible d'un Lieu terrestre.

Mais je fais par anticipation une première incursion dans les paysages de la Terre. Seront-ils chacun unique hétérogène par rapport à chacun ou chacun sera-t-il unique insuppléable par rapport au Tout ? Je montrerai progressivement qu'ils sont une composition des deux caractères, ce qui les rend difficiles à penser et crée leur complexité. Ils ont l'unicité en vertu de leur appartenance à la Terre par rapport à tout le reste de l'univers. Et ils ont l'hétérogénéité de chacun par rapport à chacun en vertu de l'appartenance de la Terre à elle-même dans sa splendeur et sa densité d'astre autosuffisant.

Comprendre cela est une des difficultés du regard sur la Terre, astre sidérant, qui ne se donne pas à voir comme ça, si facilement. Mais cela justifie déjà partiellement et momentanément mon appellation de « Terre aux mille visages ».

Dans l'univers privé de parole, de soi, d'amour, de mort et d'incarnation, la Terre n'a que son aspect perceptif pouvant être mis en image pour faire valoir son unicité, son

hétérogénéité et sa non-interchangeabilité. Chez l'humain, ce n'est pas le cas : des jumeaux d'un aspect absolument identique ont chacun le secret inaliénable de leur sens interne en leur corps unique pour être hétérogènes.

Le principe d'unicité de la Terre est donc une hétérogénéité *dépendante de et attachée* à l'aspect perceptif pouvant être mis en image. Supprimez-lui son enveloppe, relativement peu épaisse, constituant la parure de ses paysages, et il ne lui reste rien pour être hétérogène. Toute son unicité précieuse repose dans une écorce de petitesse infinitésimale à l'échelle de l'univers. C'est un astre, contrairement à nos visages, dont l'unicité est dépendante de son image.

En tenant compte de tous les éléments énoncés jusqu'ici, je peux donc composer une définition satisfaisante de la Terre comme Lieu.

Sans réciprocité du toucher, mais touchable à la mesure de notre corps et objet possible d'un regard adulte s'abstrayant du toucher, la Terre est notre Ici (ou proche) par rapport à l'univers extraterrestre qui est Là-bas (ou loin). Je coordonne à cette base locale élémentaire de la Terre son unicité qui apparaît.

*J'appelle alors Lieu un Ici dont l'aspect perceptif non interchangeable avec quoi que ce soit d'autre dans l'ensemble de ce qui se manifeste (comme univers) est un astre unique en vertu de son hétérogénéité attachée à son image.*

### *Le paysage comme Lieu et site naturel*

Revenons à même le sol terrestre. Cette définition du Lieu, appliquons-la à ce que je vois dans ce regard qui localise un aspect perceptif de la Terre.

*La falaise blanchâtre forme une arche tombant dans la mer, la plage accueille la nappe bleue de la mer avec de faibles vagues étincelantes, la lande est verte avec une parcelle de fleurs jaunes sous un ciel bleu chargé de quelques grands nuages gris et blancs, l'arrière-pays est vallonné et conduit à une forêt de pins, les rayons du soleil éclairent intensément la falaise.*

Ce lieu est un Ici dont l'aspect perceptif non interchangeable avec quoi que ce soit d'autre dans l'ensemble de ce qui se manifeste est un *site naturel* unique en vertu de son hétérogénéité attachée à son image.

*Un autre est formé d'une suite de six sommets enneigés devant un ciel assez fade, c'est une muraille de montagnes grises très découpées avec à mi-hauteur une forêt vert sombre, puis une prairie très claire avec des arbres clairsemés jalonnant les contours d'un lac dont les eaux, dit-on, varient d'aspect, soit bleu azur soit émeraude, un îlot presqu'au centre apparaît dans la brume encore perceptible du matin.*

Ce sont des œuvres de la Terre. Chacun des deux paysages est un site naturel possédant l'unicité et la non-interchangeabilité de cet astre. Et ainsi pour chaque autre, qui sera Un, dont l'image terrestre n'a aucun équivalent dans l'immensité de l'univers.

La Terre accumule ses paysages par milliers. On la regarde face à l'univers immense



homogène comme si elle faisait défiler des diapositives la manifestant sous ses aspects variés, tous singuliers et riches par rapport à ce désert lunaire ou vénusien. Le désert est riche parce qu'il est ocre jaune avec des dunes et des ombres et parce qu'il contraste avec cette île abandonnée dans l'océan. La houle à perte de vue accueille l'orage entre ciel et mer dans les nuages. Le fleuve coule dans sa sinuosité entre les montagnes. L'atoll émerge dans la mer, la forêt qu'on dit d'émeraude envahit ces terres humides, le rocher de glace flotte sur l'eau loin des terres, et nous sommes là dans une très simple vallée encerclée par deux collines boisées...

Insensiblement, nous sommes passés de chaque paysage comme image unique dans l'Univers à la pluralité hétérogène des paysages les uns par rapport aux autres.

J'appellerai *splendeur* la richesse de l'autre qu'humain consistant dans l'Unique (la Terre) prouvant sa densité propre par la très grande variété de ses aspects hétérogènes lui permettant d'être incomparable à tout ce qui n'est pas elle-même, et donc d'être auto-suffisante.

La Terre prouve la densité de ce qui est Unique. Contrastant avec l'Univers extraterrestre, elle aurait pu se contenter d'un ou deux paysages assez peu colorés. Mais elle a déployé toutes les ressources de son unicité incomparable.

Si un mortel s'y mesure, « non sans bonheur », il saura que l'Unique insuppléable qu'il peut être – cette fois par rapport à chaque autre humain – doit exiger de lui aussi la densité comme richesse de l'unique.

Or le regard nouveau sur l'Univers Contrasté et l'ensemble de la planète bleue permet de voir la Terre selon ces deux propriétés : sa densité visible dans sa diversité, son unicité visible dans l'Univers, les deux s'unissant dans un astre autosuffisant.

Sa lumière bleue apparaissant depuis l'ailleurs, ou la Lune, nous indique l'Unicité qui nous invite à « venir la voir » et, nous fixant sur elle, elle offre la diversité dense, mais pas infinie, qui suffirait à nous perdre dans ses spectacles comme en son auto-contemplation.

Aurores boréales, prairies de fleurs rouges, lacs émeraudes, volcans en éruption etc. C'est extrêmement divers, *mais pas infini*. De sorte qu'un regard au loin dans l'infini de l'univers peut être une ressource si on s'en lasse. L'autosuffisance n'est pas la suggestion ou la captation exclusive de la splendeur.

Sûre d'elle-même, la Terre laisse s'évader ailleurs le regard qu'elle a fidérisé.

On dit aujourd'hui que la beauté, ou la splendeur, relève d'un jugement de valeur. Mon critère de valeur ultime sur la splendeur de la Terre est donc la démonstration de la densité et de l'autosuffisance de l'Unique capable de laisser s'épanouir la richesse de l'hétérogène.

Le contraste accusé des éléments réunis et composés en un seul paysage est splendide comme rappel à la fois de l'unicité de la Terre dans l'Univers Contrasté et de la pluralité contrastée des paysages de la Terre en elle-même.

Ainsi n'est ce pas ce paysage que je choisis « subjectivement » avec ma psychologie parce que j'y serais né ou y aurais vécu une émotion humaine exceptionnelle.

Le regard obéit à la richesse de la Terre : le Fuji-yama n'est pas moins « beau » que la Rift Valley qui n'est pas moins « belle » que le Connemara ou cette côte normande. Je cherche certains contrastes des éléments composés réunis rappelant la richesse de la

Terre comme l'Un par rapport au Tout, comme l'Un par rapport à chacun, de sorte que l'Ici regardé m'offre un paysage dont l'excellence est à l'image de la Terre.

Une fois constituée l'image générique de la forêt, de la falaise, du fleuve etc., le contraste recherché comme signe de la Terre trouve dans le *tracé* l'occasion de sa singularisation la meilleure.

On contemple le cingle d'un fleuve, l'arche d'une falaise, la boucle d'une rivière dans une forêt très dense, les « dentelles » d'une montagne etc. Certains aspects deviennent célèbres, comme si la Terre sous certains de ses angles avait conquis une grande réputation. Mais chaque élément du site naturel a un tracé spécifique et la composition des divers tracés configure les paysages (célèbres ou non).

Le tracé est l'extrémité de deux éléments hétérogènes se touchant, donc le figuré d'un Contraste dont on peut avoir une image particulière.

Mais enlevons-lui les couleurs, et il n'en reste que peu de chose. Ainsi même le tracé d'un paysage remarquable photographié en noir et blanc sans contraste (donc « en gris ») tend à ressembler, en plus riche, à l'aspect d'un non-paysage lunaire.

La couleur est la densité du contraste identifié (stipulé comme ceci et non cela) dans le tracé. Montagne grise, eau bleue, prairie verte. La nuance bleutée d'une roche, évanescence, n'infirmes pas l'identité permanente d'une couleur de l'élément. La pluralité des couleurs dans leur variation et leur composition confirme l'hétérogénéité des aspects identifiés.

Le contraste des couleurs est donc un pur produit de la Terre à laquelle il faut une diversité signalant la richesse de l'hétérogène.

Les couleurs se complexifient et varient avec les saisons, les heures du jour, le climat. La nuit est l'extinction passagère des contrastes, le noir ou gris sombre homogènes. Elle est le contraste extrême sur lequel la Terre regagne chaque jour les variations de sa couleur.

Un mortel très patient et très amical envers la Terre pourrait user le temps à regarder les variations de couleurs d'un même site naturel à travers les heures du jour, et revenir ensuite en une autre saison. Les nuances d'intensité et les ombres modifient les colorations comme elles contribuent à accentuer ou diminuer le contraste du proche et du lointain.

C'est la Lumière, évidemment du Soleil, dans le jeu variable de son rapport à la Terre qui accorde tous les dons du « donner à voir ». Il n'existe qu'une seule Lumière, celle de l'astre bleu des paysages qui instruit notre regard. Les rayons du Soleil n'éclairent que des sites naturels.

### *Des visages au dieu*

J'avais dit dans mon *Érotique* qu'un humain moderne conscient de la mort (donc un Soi singulier) pouvait sans ennui se passer d'un attrait fondamental pour la Terre car la Ville rassemble le tout de ce qui concerne l'humain : histoire, travail, œuvres d'art, mœurs, enfantement, techniques, rencontres diverses, politique, deuil, informations, amour, fêtes etc.

La Ville est aussi autosuffisante avec ses lumières et artifices que la Terre avec sa propre Lumière éclairant ses paysages.

On aurait ainsi deux « réalités » : une aventure propre à l'uniquement humain, la Ville, avec la transmission de nos divers héritages, et une évolution de la Terre complétant notre regard humain par la spectacularité des éléments de l'Univers Contrasté.

Mais j'ai beau concentrer mon regard sur la splendeur des paysages, l'humain prime. Sa présence divertit de ce que Hölderlin appelait la Nature divinement belle.

Promenez-vous seul ou avec quelqu'un où que ce soit dans les paysages terrestres, le souci humain se communiquera, ou votre intériorité solitaire vous divertira, de sorte que la nature deviendra vite un simple décor pour d'autres soucis. Le *pur paysage* terrestre ne fixe pas, ou peu de temps, le regard humain. Une vie humaine n'ayant d'éveil que pour l'attrait des purs paysages terrestres est impossible. Il s'agirait d'un regard exclusivement concerné par la contemplation des sites naturels dans leur diversité et leur contraste par rapport à l'univers extraterrestre. De sorte qu'aucun autre souci ne s'y joigne ni aucune lassitude ne s'en ressentent lorsque ce regard se produit. L'éveil du regard n'aurait lieu que pour l'Univers Contrasté avec la Terre aux mille visages.

Un homme qui, par nature, sans se forcer, ne s'éveillerait qu'à l'attrait des paysages dans l'Univers Contrasté sans lassitude en *ignorant* tout le reste, on en dirait qu'il n'est *pas humain*.

Un visage, une technique, une œuvre, un discours, un mort, un enfant etc., rien n'éveille son attention : il ne commence à être que par l'attrait des lieux terrestres dans l'Univers Contrasté. C'est conjecturer un Autre, le non humain.

Quelque chose qui, sans intériorité secrète, sans autrui, sans Ville, ignorant la mort, l'amour et l'incarnation, sans interférence d'aucun autre souci, aurait par nature et non de force, sans outil, un attrait du regard exclusif pour la Terre aux mille visages dans l'Univers Contrasté, voilà quelque chose d'autre qu'humain qu'il nous est *possible* de concevoir. On énonce de cette manière une des propriétés majeures de ce que j'appelle un dieu au sens d'un regard divin, non humain, sur la Terre. Avant de l'explicitier, j'y ajoute d'autres propriétés majeures dont j'ai préconçu le sens plus haut dans l'analyse du Lieu. De cette manière, le concept de dieu sera complet avant d'aborder son explicitation.

Notre regard peut aller loin dans l'abstraction, c'est-à-dire tant concevoir que percevoir quelque chose en s'abstrayant du toucher (le contact de notre peau).

Je regarde au loin cet arbre majestueux ou ce sommet enneigé et, contrairement à l'enfant, mon regard immobile proportionne le lointain sans éprouver le désir de rien toucher. Les gorges du Tarn, dont je peux configurer une image, sont loin en bas si mon regard est ici, au sommet, entre ciel et terre. C'est un regard à perte de vue, d'ici jusque-là.

Mais supposons plus. Qu'il me soit impossible ou indifférent de toucher et que je doive néanmoins décréter que dans ce paysage regardé pour la première fois un aspect perceptif, un ensemble d'arbres singuliers par exemple, sera vu comme « ici », et la crête bien tracée de cette colline comme « là-bas ». Est-ce possible ? Je ne désigne rien du geste. Je regarde l'ensemble et je le détaille. Si dans un ensemble simplement vu, non touchable, on revient sur quelque chose d'attrayant, unique, incomparable, devenu dans cette reprise ou répétition *ce en vue de quoi* s'exerce le regard, alors ce quelque chose devient l'ici, et l'autre, tout le reste, ou chacune de ses parties, le là-bas. Deux lieux,

d'aspects hétérogènes, peuvent se distinguer l'un comme le *contrasté*, l'autre comme le *contrastant*. Les significations du proche et du lointain ne sont alors plus pertinentes. L'ici est ce sur quoi revient le regard comme sur le contrasté, le là-bas est utilisé comme contrastant au profit de l'ici attrayant. J'appellerai ça un *regard localisant par contraste*.

Dans les visages humains hétérogènes si variés, nous détaillons aussi les tracés, comme dans tout le reste de l'incarnation. Mais il n'y a pas de densité de la couleur humaine comme de la Terre. La couleur humaine est secondarisée par le tracé, les différences sous lesquels on s'emploie à décrypter la singularité de chacun par rapport à chacun.

D'un côté l'humanité aux milliards de visages sans renvoi de chacun au tout, de l'autre la Terre aux mille paysages, métaphorisés en « visages », différenciés les uns par rapport aux autres et par rapport au tout de l'Univers Contrasté.

D'un côté la Ville, ou l'habitation, avec ses lumières ou sa clarté artificielle, de l'autre une Lumière unique éclairant la splendeur selon ses propres variations. On pourrait en rester à ce regard sur deux Types d'aspects perceptifs pouvant être mis en images, et s'en émerveiller « esthétiquement ».

Ce peuplier, cet atoll, cette cime, cette rose. Cette femme que j'aime, cet homme vieillissant, vous, cet enfant. Ensuite, cette falaise blanchâtre formant une arche tombant dans la mer et ce visage singulier dont je détaille le tracé. Falaise d'Étretat, visage de Jeanne Moreau. Dans l'un et l'autre cas, Terre ou humanité, on peut parler d'hétérogénéité (différence amplifiée au point qu'un caractère unique-insuppléable apparaisse dans le différencié).

En général, l'hétérogène nous force à vouloir l'un et l'autre, le contraste sans exclusion où il faut donc redoubler d'attrait, ou d'affection. Que veut dire par exemple, au niveau perceptif, que la Terre est hétérogène au reste de l'Univers ? Si un regard s'attache aux paysages terrestres, en forme une image dans une identité perceptive (ceci et non cela), et qu'il doive encore regarder l'univers extraterrestre, alors il percevra celui-ci comme *ne rappelant ni ne répétant en rien* l'aspect perceptif de la Terre. Pour regarder les deux, la Dyade, il s'attachera à l'identité de la Terre et s'en *dés-identifiera* pour percevoir l'autre comme hétérogène. C'est la condition pour saisir l'unicité insuppléable d'un aspect perceptif : se désidentifier de l'un pour saisir l'autre comme ne le répétant ou ne le rappelant en rien.

Il faut un effort, un « enthousiasme » du regard pour à la fois s'attacher à l'un et s'en désidentifier pour considérer l'autre. Si j'ai un regard fatigué, homogène sur un paysage, falaise et peuplier seront deux éléments subsumés sous l'Espèce « élément naturel ». Leur contraste me sera indifférent. Si je vise l'hétérogène, je verrai la falaise comme aspect perceptif unique ne rappelant en rien le peuplier, et réciproquement.

Le regard enthousiaste non fatigué sur l'hétérogène, je l'appellerai le *regard désidentifiant du même*. Il se produit bien au sein d'une Unité, paysage ou Univers, mais il désidentifie l'identique, « désintègre » la répétition. Il implique donc l'éveil continuellement maintenu de la perspicacité amplifiant la différence du « ceci qui n'est pas cela ».

Mon regard sur les six sommets enneigés, la forêt vert sombre, le lac émeraude et l'îlot presque en son centre, paysage auquel j'ai fait référence, je pourrais donc l'exercer selon toutes les caractéristiques analysées jusqu'ici.

Mais il lui manque qu'il ne s'agit pas encore là du regard vraiment singulier d'un mortel. Car être mort signifie n'être ni seul dans le secret inaliénable du sens interne en un corps unique ni en commun avec autrui dans le dire ébruité. C'est le sentiment étrange d'une suspension redoublée, l'absolu de l'être jamais, privation de deux êtres hétérogènes dans l'effroi du Néant. Si je ne trouve rien d'analogue selon le Lieu et l'autre qu'humain, la densité de mon regard sur la Terre n'aura jamais une teneur équivalente ou approchante de celle d'un affect fondamental pour le mortel...

Tous les jours, à la télévision, nous voyons une image du globe terrestre depuis l'Espace, ainsi que de ses paysages, soit pour la météo ou des émissions de tourisme, soit pour des exposés scientifiques plus ou moins vulgarisés, et le regard « cosmonautique » est devenu banal. Le regard humain occupe la place du Deux fondateur, la Dyade de l'Univers Contrasté. Habitué à cela dans la quotidienneté et l'usage de l'outil télévision, peut-être pourrions-nous chaque jour, ou de temps en temps, penser à ce qui suit.

J'oublie momentanément toutes les caractéristiques du regard tant perceptif qu'intellectif sur l'hétérogénéité des contrastes, les sites naturels, l'abstraction du toucher etc., pour analyser le sens propre de l'énigme initiale, *être nulle part*, ni ici ni là, dans l'Univers Contrasté. C'est ce qui reste de plus difficile à comprendre : regardant la Terre, vous auriez l'intellection de quelque chose dont la capacité est de se suspendre hors de l'Ici terrestre et hors du Là-bas extraterrestre pour résider dans un être Nulle part qui lui serait propre. C'est ce que fait le dieu.

Tant intellectif que perceptif, il conçoit la non-interchangeabilité de la Terre unique et de l'univers extraterrestre et, la concevant, il perçoit les aspects des deux Lieux, l'Ici et le Là-bas comme hétérogènes, pour s'en suspendre afin de n'être ni ici ni là, le Nulle part en désappartenance démonique à toute inhérence locale dans l'Univers Contrasté.

Cela n'est pas humain. Car l'intellection perceptive des deux Lieux qui s'y produit ignore la réciprocité du toucher et suppose le concept d'une hétérogénéité *attachée aux aspects perceptifs* de l'univers. Alors que dans l'humain, comme je l'ai dit, deux vrais jumeaux sont hétérogènes par le secret inaliénable du sens interne *non attaché à leur apparence physique externe*. Inversement, si la Terre n'avait pas ou perdait son unicité d'aspect perceptif, ce dieu cesserait de pouvoir exercer son être nulle part en deux lieux hétérogènes.

Supposons un monde virtuel inepte où tous les humains seraient jumeaux ou clonés, il resterait la puissance exclusivement humaine de l'unicité insuppléable de chacun grâce au secret de son sens interne en son corps unique non attaché à son aspect perceptif. Il suffit que mon corps externe soit le seul que je puisse toujours et immédiatement toucher et qu'il n'existe que cette incarnation – dès lors l'Un absolu – où je puisse faire l'épreuve du secret inaliénable du sens interne, et l'unicité, la non-interchangeabilité, la non-identité etc. est assurée même si tous les corps externes comptés, indéfiniment clonés, sont identiques.

Mais cette unicité insuppléable implique la conscience de la mort, comme je l'ai montré précédemment. Peut-on appeler *moderne* le combat du mortel contre l'éternel au profit de l'humain ? L'humain de la responsabilité révélée, seul avec lui-même, sans recours « moral » à un plus qu'humain non anéanti avec la mort comme un dieu soit métaphy-

sique, soit religieux ? L'humain autofondé, Soi singulier s'assurant de son incomparabilité, sans analogie avec la nature, ne subsumant pas ses trois Genres (homme, femme, enfant) sous une Espèce, se référant à la Ville comme lieu proprement humain, conscient d'une « crise de croissance » inédite le conduisant « où nous n'avons jamais été » et devant traverser avec détachement l'âge de la technique moderne etc ?

Si la modernité privée de culte, de guerre, de morale civique, de grandes œuvres d'art et d'institutions aristocratiques du savoir, nous impose une telle fracture par rapport à l'ancien monde, c'est encore une liberté et une richesse de nous donner un sens nouveau de l'*archaïque*.

Le moderne sera l'uniquement humain, le mortel. Et l'on risque en cette exclusivité du moderne la souffrance de l'ancien, son retour conservateur dans l'humain lui-même. Par exemple le retour à l'identité du sang, de la famille, de la religion fanatisée, de la tribu, du village etc. Pour équilibrer le moderne et l'ancien sans passéisme, une théophilie du mortel propose de transférer le goût de l'ancien exclusivement dans l'autre qu'humain. Or quoi de plus archaïque que la Terre ? Et qu'est-ce qui nous laissera plus seuls qu'un dieu et une Terre nous ignorant ?...

L'intellection divine de l'Univers Contrasté – ou suspension locale redoublée – serait archaïque (car attachée à l'image) et nous *précédant*, comme l'intellection humaine du Soi singulier mortel est moderne et lui *succédant*.

Ainsi je valorise l'intellection humaine de la plus grande excellence en la disant non pas *supérieure* à celle du dieu mais postérieure à elle, d'un autre âge de l'hétérogénéité, l'âge moderne. Et je dis de l'intellection divine de l'hétérogénéité de la Terre non pas qu'elle est inférieure, mais *antérieure*, d'un autre âge que celui de l'intellection de la mort et du Soi humains : une intellection *archaïque* au même titre que la Terre, dont la genèse des paysages est par rapport à nous si ancienne.

Que fait le dieu dans son intellection archaïque percevant l'Univers ? Il perçoit la Terre en concevant sa non-interchangeabilité et s'en suspend. Il perçoit l'Univers extra-terrestre comme hétérogène à elle et s'en suspend également. Il est le Nulle part de l'Univers démoniquement sans inhérence à aucun Lieu, ni Ici ni Là, se donnant ou refusant librement l'apparaître comme le non-apparaître de l'Univers Contrasté. Il est en l'autre qu'humain l'équivalent archaïque de la mort de soi-même où je fais un usage démonique libre de mon fol attachement à la vie.

Si j'aime le soi comme autrui en m'attachant à la vie et en dépensant mon précieux attachement dans la mort, le dieu de l'adulte est en l'autre qu'humain mon complice archaïque s'attachant à la splendeur de l'Univers et s'en détachant par sa capacité à se défaire de lui pour être Nulle part, en aucun de ses Lieux, ni Ici ni Là...

Je reviens à cette éclipse du mois d'août 1999. Des lunettes avaient été mises à la disposition du public pour qu'on puisse la regarder sans se brûler la rétine. Nos yeux ont quelque chose de terrestre, propre à regarder par exemple le vert d'une prairie, pas le soleil lui-même dans son existence autosuffisante, nous ignorant. Avec ces lunettes, on se transportait dans un autre Lieu : le monde des astres avec une autre lumière, pas de pluie ni de rosée, pas de bruit d'animaux, pas de vent dans les arbres. Les deux astres étaient un Là-bas hors mesure du proche et du lointain, un ailleurs disqualifiant notre

idée de toucher ou de ne pas pouvoir toucher. Ils provoquaient donc plutôt un regard localisant par contraste, mais dans la sphère de l'Autre.

*On voyait un Là-bas hétérogène.* Le professionnel de l'astrophysique dit s'en émuvoir malgré sa connaissance coutumière de la chose. Il en serait chaque fois étonné, et comme intimidé. On assiste pudiquement, non sans une certaine fierté, à une « scène » en un Lieu étranger, une scène qu'*il nous est donné* de voir.

Je cherche pour ce *donner à voir*, ce don du regard dans un Là-bas hétérogène, un sens de l'affect le moins anthropomorphique possible et qui permette d'entrevoir sans trop l'affaiblir le mystère de l'Autre à la fois dicible et inaccessible. Il s'agit dans la mesure du possible de construire un regard constituant le respect de l'Autre, sans effroi craintif, vénération, grandiloquence ou dévotion.

Humain, *je me nomme* ce mystère dans une formule : le dieu Nulle part, ni Ici ni Là dans l'Univers Contrasté, complice de moi par son pouvoir démonique de dépenser son précieux attachement du regard à la splendeur du Deux fondatif, la Terre et l'Univers extraterrestre. Ainsi, les deux Lieux hétérogènes sont non seulement admirés, la Terre ici et cette éclipse là-bas, mais leur contraste trouve un Tenant qui les constitue librement, un *extérieur* qui le voit. Cela correspond presque à un vers de Hölderlin qu'un cosmonaute en voyage pourrait choisir comme devise humaine :

*toi, joli petit ruisseau, tu sembles émouvant tandis que tu roules si limpide comme l'œil de la divinité dans la voie lactée.*

Il faut oser un regard appelé divin pour se transporter dans l'ailleurs. Cela renforce l'étrangeté de l'univers et nous empêche de nous limiter à la familiarité.

Lors de l'éclipse, les lunettes étaient un gadget commercialisé qu'on s'échangeait. C'est tout à fait aimable cette convivialité de la condition humaine de la rétine, du souci mutuel et du percevoir de proximité terrestre, qui d'ailleurs nous impose de situer l'animal comme cet *hybride* que je caractériserai plus loin. À 12 heures 20 on s'est demandé : que vont faire les animaux ? Et des équipes de scientifiques les ont observés. Notre gadget protecteur de la rétine, notre convivialité, le comportement animal etc., tout cela compte dans notre regard. S'en défaire est impossible. On peut seulement envisager encore une *autre dimension*, le regard divin « inconnu » pour correspondre humainement à l'étrange.

Le dieu Nulle part, tout complice qu'il est de mon attachement démonique à la vie, est le nom d'un mystère posant un regard extérieur à l'Univers : il s'y conjecture l'autre d'un autre. De sorte que nous ne soyons pas le seul autre que l'Univers. Il existe aussi un autre que nous qui est autre que l'Univers. Conjecturer de l'Autre, vouloir décrypter ou apercevoir du divin crée cet écart entre nous et l'étranger...

Amstrong, le pionnier du cosmos, en vertu de son aventure initiale, était plus loquace que les simples cosmonautes techniciens d'aujourd'hui. Il témoignait par oxymore : « je voyais la Terre à la fois familière et absolument étrange. Arrivé sur la Lune mon seul lien avec l'humanité tenait à une Terre large comme mon pouce ».

L'ontologue au regard de mortel veut créer par concept le sentiment de l'étrange incluant la Terre vue également d'Ici. L'astrophysique témoignerait plutôt de l'Autre

exclusivement vu de Là-bas. Le Contraste lui échappe entre ce coucher de soleil sur l'atoll et l'infini des galaxies ou le sol lunaire, offrant paraît-il plusieurs nuances de gris. C'est le jeu du goût pour se cacher (Héraclite) que nous imposent les paysages terrestres. Vus d'ici, ils nous font tout voir comme en un paysage, même le soleil, la lune et la nuit étoilée. Hors d'Ici, la Terre par son unicité de planète bleue invite à venir voir mais cache ses paysages, les recèle, pas seulement à cause de leur invisibilité pour notre œil mais à cause de la disproportion de l'Univers, son aspect perceptif ne les rappelant en rien.

Là-bas, c'est l'*oubli* des paysages en présence d'une planète, large comme un pouce, qui pourtant les recèle.

Pour voir un Contraste, sans oublier de l'Un avec un Autre qui ne le rappelle en rien, il faut un Tenant, un entre-deux percevant de l'extérieur l'hétérogénéité des deux. Percevoir de l'extérieur en maintenant l'identité de chacun implique de pouvoir être Nulle part, dans une suspension locale redoublée, à égalité, fût-ce au prix d'un regard géocentrique localisant par contraste notre Ici comme le plus précieux.

### *Le lieu signe du dieu*

Dans l'*Illiade*, le héros grec est plutôt orienté vers une confrontation (la guerre) avec les affaires humaines : humain contre humain, avec des interventions divines. Dans l'*Odyssée*, le même héros, plus seul, est davantage confronté à l'autre qu'humain du genre de la Terre. Il s'aventure sur la Terre selon des éléments *déjà divinisés*: Cyclope, Bœufs d'Hélios, Nymphes magiciennes, Charybde et Scylla, Lotophages etc. Revenant d'un conflit humain, une « dispute », il traverse des éléments déjà divinisés de la Terre.

D'autre part, il nous est aujourd'hui impossible de nous représenter ce qu'a pu être pour un Grec, ou en général un homme de l'ancien monde, l'émotion du Lieu où réside un Temple dont l'œuvrement d'art inclut le *signe* du dieu. Des colonnes signe d'un bois sacré, d'une statue en armes présentant le dieu, il ne reste que l'œuvre d'art. Avant, il y avait un Lieu signe du dieu.

Je transpose cela dans l'aujourd'hui. La grande Ville historique moderne est l'espace du débat uniquement humain, transmettant, avec ses disputes ou débats non militaires, tous les domaines d'héritage humains.

Les sites naturels protégés, les *intacts*, avec leur renommée plus ou moins grande, deviennent les *Lieux déjà divinisés* où nous pouvons nous aventurer (quasi sans péril) pour rencontrer un signe terrestre de ce que j'appelle le dieu de l'adulte...

En modernité, l'argument religieux pourrait être que nous n'avons plus aujourd'hui dans la quotidienneté que des marchandises culturelles ou techniques banalisant une vie seulement commerciale. L'œuvre sacrée, ou même l'outil liturgique, pourraient donc être invoqués comme recours contre ce prosaïsme de la vie courante. Une église, ou n'importe quel signe « concret » du sacré, contre l'hégémonie de l'ordinateur ou de la publicité.



Ma croyance propose le regard que je dirai *quasi divin* sur le site naturel lui-même, sans œuvre ni outil, le pur regard sur l'œuvre de la Terre, pour contrer sans religiosité l'hégémonie de la marchandise planétaire.

Conformément « aux choses elles-mêmes », je divise donc ma croyance en deux dimensions hétérogènes.

Dans la Ville, avec sa lumière non purement terrestre, je considère que ce dieu n'est *qu'en moi*. Il est le produit d'une intellection philosophique mûrie dans le secret de mon sens interne inaliénable en mon corps unique. C'est par la Ville, non sur les falaises et dans les forêts, que l'héritage de l'esprit se transmet. Il y faut des éditeurs, des bibliothèques, des institutions de transmission. Sans les domaines d'œuvres philosophiques ou poétiques, jamais aucune « idée » de dieu ne m'aurait effleuré. Je serais né et mort a-thée. Mais comme il faut qu'à un vrai domaine d'œuvres tout soit possible, il faut y trouver, d'époque en époque, un concept de dieu chaque fois spécifique à son temps. Je dirais alors que tout ceci est une construction du dieu par concept, où j'observe certaines règles de l'héritage philosophique nous transmettant le témoignage du divin. Ce dieu est alors un produit philosophique, la conjecture d'un Autre dont il n'est de même aucun signe véritable dans la Ville. Celle-ci devient en sa modernité le lieu d'une croyance par concept : pas de dieu existant en dehors de mon concept construit dans le secret de mon sens interne. La pensée philosophique est source du divin, pas moins ni plus crédible qu'un culte ou une religion.

M'aventurant sur la Terre aux mille visages en un site naturel protégé, tout est différent. Heidegger dirait cette terre non posée par nous. On peut la dire, plus positivement encore, posée par elle-même, autoproduite comme l'univers.

Je marque le contraste de la Terre et de la Ville en considérant qu'ici ce n'est plus le domaine de l'héritage humain et que cette Terre fut posée *avant nous*.

Pour confirmer mon ouverture à l'Autre, ma croyance est ici que ce dieu Nulle part *existe en dehors du rapport soi-autrui (la parole)*, comme dieu ayant attaché son regard à l'Univers Contrasté incluant ces paysages. Il est l'empreinte archaïque de l'hétérogénéité attachée aux aspects perceptifs et ignorant la réciprocité du toucher.

Ainsi, chaque paysage, chaque élément naturel fût-il aussi simple qu'un arbre, est le signe respectable du plus haut retrait qui soit hors du Lieu. Chaque visage, chaque élément de notre incarnation aussi simple qu'une main, est le signe libre respectable du plus haut retrait qui soit dans la mort. C'est l'analogie *stricto sensu* sur laquelle est fondée toute cette théophilie : *le rapport soi-autrui incluant l'hétérogénéité de nos visages est à la mort ce que l'Univers Contrasté incluant la Terre des paysages est au dieu.*

### *La fixité du paysage*

C'est difficile de rendre compte du genre d'immobilité imperturbable des éléments terrestres qui *se tiennent là* dans un paysage.

La forêt se tient là imperturbable au bord du lac immobile qui se tient au pied des montagnes se dressant elles-mêmes avec une absolue fixité sous le ciel etc., de sorte que seul le vent pousse les nuages et remue le feuillage ou la surface de l'eau. Et ce vent

déplaçant ces nuages confirme par contraste l'immobilité de tout. Le vent est enfermé dans l'immobilité du tout. La mer qui apparemment va et vient est également imperturbable, se tenant là au service du paysage.

Je pense qu'il faut être malheureusement un imbécile pour imaginer concevoir cette « immobilité » sans invoquer un sens du respect à l'égard de la puissance de l'autre qu'humain en sa plus haute figure. Aristote penserait à la privation de mouvement du dieu et à la circularité du déplacement des astres pour témoigner du divin. Beaucoup plus prosaïquement, l'astrophysique se référerait à la permanence des Forces pour indiquer la stabilité de l'univers. Hubert Reeves évoque alors les Nombres platoniciens.

Si on regarde un paysage « sans plus », en le constatant, rien n'apparaît. Il devient une réalité insipide ne requérant aucune attention. Si on cherche son attrait, on est obligé d'*interpréter*, donc de s'engager soi-même en dévoilant ce qu'on a l'audace ou non d'en dire. Le paysage terrestre provoque le choix du regard humain où l'on est démasqué dans la hauteur ou la bassesse prosaïque de son propre être. Ainsi Kant verrait-il dans la nature l'occasion de révéler *en nous* le sublime où l'imagination, qui rencontre sa limite, s'ouvre à la faculté du supra-sensible permettant la moralité. Si inversement on ne s'autorise à rien en dire, on dévoile la timidité d'une époque laissant aux sciences et aux touristes le soin de décider du sens du monde.

Je fixe mon regard sur le tracé de ce lac émeraude où quelques sapins se tiennent dans la lumière du soleil devant cette montagne au sommet enneigé. L'apparaître de ce qui se tient là, le donner à voir, s'offre au percevoir : il est regardable.

J'interprète la stabilité ou *fixité absolue*, étrangère à l'homme, comme un donner à voir où le paysage se tient absolument là car il est *résistant* au don comme au retrait du regard divin. Il se tient fixement là (comme au garde-à-vous) au service du regard divin en assumant le don de son Ici comme son retrait dans l'être Nulle part.

Les aspects perceptifs de la Terre – images de la splendeur – sont la fixité même du percevoir sensible (et non l'immutabilité de l'intelligible) qui montre *la puissance autre qu'humaine d'un percevoir*, ou donner à voir, au service du regard divin.

La Terre prouve la puissance du percevoir dans la splendeur des aspects perceptifs, les paysages, car elle montre qu'elle résiste en allant au-delà de la donation et de l'extinction du regard porté sur elle. Le regard se fixe sur elle, elle se tient là par son paysage. Le regard se retire d'elle pour être Nulle part, elle se tient là par le même paysage. Cela exige une fixité absolue par-delà le mouvement alternatif du regard porté sur elle. C'est pourquoi notre regard humain, peu exercé à cette fixité, rencontre les paysages terrestres dans le sentiment d'une excédence de leur donner à voir sur notre percevoir : un apparaître plus puissant que celui qu'on pourrait épuiser ou circonscrire une fois pour toutes.

La lumière autre qu'humaine renforce cette fixité en éclairant le tout du paysage fixement là...

Si je regarde en fin d'après-midi le soleil qui décline sur la mer, avec tel vent tiède dans les arbres, la falaise au pied de laquelle gronde la mer, je pense au contraste démesuré de l'Univers extraterrestre, à tous les contrastes régionaux de la Terre, la Lumière qui m'offre de les voir etc., et je sais que tout cela est passible de non-apparaître dans la suspension locale redoublée d'un regard divin. Un spectacle sous le regard de quelque

chose qui ne se laisse pas simplement fasciner par la splendeur et dont le propre mystère est de pouvoir s'en détacher librement. Par contraste, l'apparaître terrestre sous mon regard quasi divin est comme une Joie détachée, presque impassible, qui reconnaît sa sentimentalité humaine de la mort.

Chaude ou froide, la journée prend fin ; l'homme qui vaut tout s'éteint ; l'univers est objet d'une éclipse du regard divin. Donc moi qui dois dormir et moi qui vais mourir et connaîtrai l'analogie d'une éclipse, j'ai sous cet angle aussi de l'amitié pour la Terre à qui je me dis qu'il faut mon regard presque divin lui permettant d'être regardée dans l'éclipse du dieu. Et pensant cela, je m'ennuie moins en regardant ce spectacle de la Terre. J'ai même l'analogie d'un attrait pour cette falaise et la mer, ce coucher de soleil auxquels je deviens utile par mon regard dans le retrait du dieu.

Ce paysage lui-même est sans tristesse dans sa Fixité. Je suis isolé dans ma complétude de pouvoir rassembler tant de qualités variées bénéfiques à la Terre : regard abstrait sur l'hétérogène, sensations multiples de l'air, conditionnement terrestre, rappel de l'enfance, conjecture d'un dieu, départ clarifié entre ma tristesse et la fixité imperturbable d'un apparaître surpuissant ignorant la sentimentalité humaine, intérêt pour l'accueil sensitif de la Terre par l'animal, éveil et repos obéissant ou non à l'alternance du jour et de la nuit etc.

### *Ma croyance*

En dehors de mes arguments d'époque en faveur d'un dieu (différencier l'adulte et l'enfant selon l'autre qu'humain, renforcer mon respect pour la Terre, ne pas appauvrir la pensée philosophique etc.), je tente l'explicitation d'une raison de cette théophilie conforme à mon concept d'être humain.

Comme parole, soi, amour, mort et incarnation, il nous est impossible de sortir, nous les mortels, d'une structure de rapport duel *dans notre propre être*. Nous sommes toujours inscrits dans le rapport soi-autrui, l'un et l'autre, l'être seul et l'être en commun, nous et la Terre etc. Le Deux, ou la dualité, nous constitue de telle sorte que tout inflexionnement vers l'unidimensionnel ou l'unilatéral crée en nous le vide d'une dépression, d'un manque, d'un appauvrissement.

Imaginons que mourant, je ne perde que mon propre être ou que mon rapport à l'autre, que vivant, je ne puisse me réjouir que de moi ou que d'autrui etc, j'aurais un être sans puissance, tronqué. Ni la parole, ni le soi, ni l'amour, ni la mort, ni l'incarnation ne s'épanouiraient.

Si donc je me tourne vers l'autre qu'humain pour n'y découvrir qu'un seul Autre, en l'occurrence l'Univers Contrasté, je rencontre le vide de l'unilatéral *dans l'être de l'autre*. Il me faut un redoublement d'être selon l'autre qu'humain si je veux maintenir un souci de la Terre dans l'Univers Contrasté conforme à mon propre être, qui est duel. Une autre réalité que l'Univers à part nous s'appelle dieu, ou divinité.

Supposons maintenant que je décide de ne voir dans l'autre qu'humain que de l'Un, une seule réalité, l'univers. Ce serait justement pour laisser à l'Autre son étrangeté, sans analogie avec nous. Nous serions assignés au Deux, le duel, la Dyade. L'autre qu'humain serait donc une seule réalité, et cela ferait son étrangeté fondative par rapport à nous.

Je peux le faire. Mais je dois reconnaître que j'avais quand même pensé à la possibilité du Deux et que j'ai choisi l'Un *par rapport* au Deux, en connaissant celui-ci, non pas en l'ignorant. Une seule réalité comme l'Univers est un *Un relatif au Deux*, un mode de refus du Deux, que je choisirais librement, pour être athée volontaire refusant la réalité du divin dont je reconnais la possibilité. Un « athée pur » ignorant la possibilité du Deux dans l'autre qu'humain, Univers et dieu, cela n'existe pas. Nous sommes assignés à nous résoudre : refuser ou accepter le Deux dans l'autre qu'humain. Mais il nous est impossible de l'ignorer...

Il se peut qu'historiquement la réflexion sur les arguments et les preuves de l'existence de dieu ait atteint son apogée avec la coordination de la dogmatique chrétienne, de l'exemplarité des sciences mathématiques ou de la nature, et de la métaphysique. L'éminence du dieu dans le culte, la rigueur démonstrative exemplaire des sciences et le rapport de proximité entre la philosophie, la science et les caractérisations chrétiennes de dieu ont constitué jusqu'à Hegel la motivation aigüe de la théologie, philosophique ou non. Il serait évidemment ridicule de confronter, quant à son caractère « démonstratif », mon concept de dieu de l'adulte à la troisième méditation de Descartes ou à n'importe quel argument de saint Thomas en faveur de l'existence de dieu. Réciproquement, je défie tout métaphysicien de me montrer que mon concept de dieu vaut moins que celui de Descartes...

Lorsqu'on pense dans son propre horizon de sens, on absolutise ce que l'on dit. Les historiens de la philosophie, inversement, relativisent tout parce que, voyant rétrospectivement une pluralité de thèses tout à fait légitimes, ils sont non pas neutres mais sans résolution pour l'une ou l'autre, donc relatifs.

L'un d'eux dit très pertinemment ceci dans la conclusion de son étude sur la question philosophique de l'existence de Dieu : « Qui aujourd'hui propose des thèses philosophiques substantielles sur le statut d'être ou d'existence de ce qu'on appelle "dieu" ? Le débat est tellement sur-déterminé par des préalables théoriques ou méthodologiques que le sens brut et brutal de cette notion d'existence de Dieu paraît avoir disparu... / ...il est trop facile de prétendre que l'élimination de la question de l'existence (de Dieu) permettrait une forme supérieure ou moins grossière de foi en Dieu ; ce type de "justification" relève en fait d'un type particulièrement peu scrupuleux d'"immunisation" de son discours contre les objections... / ... Parler de dieu en philosophie, c'est, à notre sens, s'obliger à décliner une référence, à donner un contenu substantiel à l'idée d'existence de Dieu... / ... Mais plus personne aujourd'hui n'étend la philosophie jusqu'à y inclure les sciences positives, et la métaphysique est devenue un mode de penser hautement problématique. La philosophie contemporaine n'étant plus ni métaphysique ni physique, comment y situer la question de Dieu ? »<sup>1</sup>

Voici résumé le « contenu substantiel » de mon concept de dieu. Quelque chose et non pas rien, ignorant la parole, le soi, la mort, l'amour et l'incarnation, il existe comme Regard tant perceptif qu'intellectif, sans conditionnement terrestre, extérieur, sur le Contraste entre la Terre des paysages et l'étendue extraterrestre. Il est géocentrique et s'évade dans le Là-bas extraterrestre. Il est sans dimension. Son aspect est indifférent,

---

1. Bernard Sève, *La question philosophique de l'existence de Dieu*, PUF, Paris, 1994, pp. 272 sq.

inconnu. Il est démonique, c'est-à-dire plus puissant que son précieux attachement à l'Univers Contrasté. Il nous ignore et perçoit sans lassitude le spectacle de l'Univers. Il se suspend d'Ici comme de Là pour éprouver le Nulle part, sa propriété la plus haute. Il porte sur l'Univers qui lui est offert un regard localisant par contraste, désidentifiant du même et concevant l'hétérogénéité splendide de la Terre. Il est l'équivalent d'une éclipse, hors des Lieux, comme la mort, la Tristesse depuis laquelle la Lumière terrestre semble être une joie. Intellect archaïque attaché aux aspects perceptifs de l'Univers, il nous précède. Nous les humains d'intellection moderne venons bien après lui. Nous regardons à notre tour la Terre dans l'Univers Contrasté comme le signe de son être etc.

Le secret inaliénable du sens interne en un corps unique est une propriété exclusivement humaine, impossible à dériver de rien. En l'éprouvant, en le pensant, je suis référé à *singulièrement humain pur*, l'uniquement humain.

Me promenant sur la Terre, je peux toujours m'y référer comme à ma singularité humaine pure, inscrit que je suis de manière autosuffisante dans mon rapport soi-autrui vivant et ma conscience de la mort, le redoublement d'une privation : être ni seul avec moi dans le secret du sens interne ni en commun avec autrui dans le dire ébruité, les deux étant annulés avec mon devenir cadavre.

D'où vient cette conscience ? De nous-mêmes, l'humain qui s'autoproduit. C'est une originalité humaine dont je ne pourrais retracer la genèse à partir d'autres éléments. Et rien en dehors de nous ne témoigne d'un être semblable ou apparenté. Ce n'est pas l'hétérogénéité des visages qui produit cette conscience. L'hétérogénéité soi-autrui est fondée sur le secret du sens interne qui n'est pas attaché à l'image.

Clonez toute l'humanité, je reste unique insuppléable, bien que mon hétérogénéité d'aspect soit le *resplendissement* libre de mon unicité.

Dégradez la Terre en sa pseudo-jumelle Vénus, elle cesse d'être sidérante. Archaïque, elle est unique en vertu de son hétérogénéité attachée à son image.

On pourrait tenter de saisir la genèse de mon concept de lieu, décomposer les « notions » qui ont présidé à sa construction dans l'entrecroisement de l'humain, de la Terre dans l'Univers Contrasté et du dieu – pour essayer de revenir en-deçà de ce rapport tripartite, à l'origine même des Trois. On essaierait de saisir une genèse des concepts que j'ai utilisés pour remonter au-delà de toute analogie possible et ainsi détruire l'accès au sens interprété de l'autre qu'humain incluant le dieu.

À supposer que cela soit possible, cela ne m'intéresse pas. Car ces concepts sont utiles et bénéfiques à la Terre, même si un esprit critique les caractérisait de « petite mythologie personnelle ». Par leur solidité philosophique, ils dureront au moins le temps de témoigner d'un souci amical pour la Terre, à l'époque de son asservissement technologique et de l'écologie hygiénique prosaïque.

Ensuite viendront d'autres dieux, et le mien sera passé comme une comète.

Le sens propre de la mort est donc la suspension ou privation redoublée de soi comme d'autrui, le sens figuré est la suspension locale redoublée du dieu dans l'Univers Contrasté. La figure est transposition sur l'autre incluant un attachement à l'aspect perceptif pouvant être mis en image. Le perceptif est donné dans les paysages terrestres, que l'on peut voir et photographier. La transposition est le fait de ma conscience de mor-

tel parlant pratiquant l'analogie pour ne pas être privé du discours sur l'Autre. J'évite la honte d'être incapable de témoigner de la splendeur des paysages terrestres, de ces ciels par exemple qui par leur variation d'heure en heure selon la lumière et les nuages sont si engagés dans la configuration des images locales de la Terre.

Le dieu ignore autant que la Terre que je pense à lui dans l'analogie de l'amitié. C'est historiquement, ou « historialement » faux de dire que l'amitié dont je parle est un anthropomorphisme grossier. Estimer suffisante une très grande probabilité dans la réciprocité du bénéfice sans exiger l'absolu de la confiance, c'est la concorde sobre de l'amitié. Agir pour le bénéfice de l'autre sans même qu'il en sache rien est un des critères fondamentaux de l'amitié selon Aristote.

Le bénéfice de la Terre est la préservation écologique admirative des paysages. Mon bénéfice est l'amitié pour l'autre qu'humain sous un regard quasi divin.

Ce serait grossièrement anthropomorphique si justement l'amitié *existait encore* en ce sens suprême dans l'humanité moderne. Mais l'amour entre homme et femme remplace aujourd'hui l'amitié pour témoigner de l'absolu dans la complicité humaine. L'amitié au sens absolu (Aristote) n'est plus humaine. Elle peut donc être transférée par analogie, sans identité ou univocité, sur l'autre qu'humain.

Au sein d'un même genre (homme ou femme), chacun se dit peut-être avec le « sens de son honneur » : moi personnellement je serais capable de répondre à tous les critères de l'amitié dite « absolue », et je pourrais notamment agir pour le bénéfice de l'autre sans même qu'il en sache rien. Mais qui pourrait certifier d'un autre qu'il estime être son ami que lui le ferait assurément ?

L'amitié absolue est un sentiment qui convient parfaitement à la Terre et à dieu car on ne demande pas à l'autre qu'humain qui nous ignore d'œuvrer réciproquement pour nous. La courtoisie complice, que j'ai nommée dans mon *Érotique*, devient la plus haute figure d'affection dans un même Genre.

*L'amitié masculine devient solitaire.* Je ne parle évidemment pas d'autisme ou d'onanisme, puisqu'ici même je m'exprime et que je m'érotise ailleurs. C'est une comparaison solitaire du Soi masculin mortel devant l'autre qu'humain qui dans l'émotion du regard quasi divin va chercher ailleurs, dans la Nature, l'excellence d'une amitié désormais introuvable parmi les hommes.

On peut aussi se plaire à penser que pendant ses quarante-deux années d'isolement forcé, Hölderlin ne rencontrait pas autre chose que cette sorte d'amitié dans les champs qu'il parcourait en solitaire.

La Ville et les affects uniquement humains seront toujours pour nous dominants, ou majoritaires. L'amitié solitaire pour les paysages terrestres et le dieu dans l'Univers Contrasté n'est de toutes façons éprouvable que rarement et par intermittence.

Je me contente de laisser être le sens figuré du Lieu lorsque je suis confronté à l'autre qu'humain, en sachant toujours que le sens propre de l'humain singulier est exclusivement le rapport soi-autrui et la mort.

Aller dans la Nature, de jour comme de nuit, face à ce paysage ou devant le ciel étoilé d'où mon regard s'échappe vers l'étendue extraterrestre, cela donnera toujours lieu à des affects qui se savent figurés, et au service de l'autre, par rapport aux nôtres.

Au service d'une Terre éternelle, la meilleure idée jusqu'à présent est de ranimer le Soleil par les moyens de l'énergie atomique en libérant l'hydrogène contenu dans son cœur stellaire. Il réchaufferait alors la planète bleue de manière tempérée pendant *cent milliards d'années*.

La dérive des continents se poursuivra, offrant au Regard des paysages continuellement nouveaux, splendeur hétérogène pour toutes les générations à venir, dans une éternité fabriquée par l'homme, à laquelle le dieu ne s'attendait pas.

La Terre s'est trouvée là *avant*. L'enfant veut toucher les éléphants. L'homme songe à son regard quasi divin. La femme s'émerveille des fleurs dans un jardin.